

JOURNAL

TARIF D'ABONNEMENT :

QUINZAIN-TROIS MOIS... 30 fr. ANNUÉ... 60 fr. SIX MOIS... 35 fr. TROIS ANS... 150 fr.

BUREAUX & RÉDACTION

40, rue de Valenciennes, 40. Directeur : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :

Les Abonnements et Annonces sont reçus : à ROUBAIX, rue Neuve, 17. — A LILLE, rue du Caré-Saint-Etienne, 9. — A PARIS, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C^o, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 23. — A BRUXELLES, à l'OFFICE de PUBLICITE.

ROUBAIX, LE 8 JANVIER 1893

UN NOUVEAU PARTI

Il n'est pas seulement en France que les groupements politiques ont fait leur temps, et que l'on demande l'application de nouveaux partis dirigés par des hommes non compromis dans les précédentes luttes.

toutes choses nous demander si M. de Lévitzow et ses suivants ont renoncé à la politique de coopération envers la France et s'ils ont renoncé aux traditions du Kulturkampf.

PARTICIPATION AUX BÉNÉFICES

M. l'abbé Naudet nous adresse une lettre que nous sommes heureux d'accueillir.

Je n'ai pas besoin de rappeler ici la discussion de vos lettres de M. de M... à Saint-Etienne et l'excès de M. Hyvert...

LES SCANDALES DU PANAMA

Paris, 7 janvier. — C'est M. Baïhaut qui tient toujours la corde, hier tristement dit le parti. L'honneur d'aujourd'hui est de ne pas se laisser mener par la suite.

Une confrontation de M. Baïhaut avec les administrateurs du Panama

Paris, 7 janvier. — Une confrontation, qui a eu lieu ce matin à 10 heures, dans le cabinet de M. Baïhaut...

Incident à prévoir

La clôture de l'Instruction de M. Franqueville n'est pas aussi proche que les opportunistes se plaisent à le prévoir.

Un mot de M. Franqueville

Voici un mot de M. Franqueville, qui rapporte la Gazette de France :

Les perquisitions

M. Gohélet, commissaire de police aux délégations judiciaires, a fait, ce matin, des perquisitions au domicile de M. Blonin, rue de Cléry.

La réélection de M. Floquet

Le groupe des indépendants de la droite a constitué un comité pour soutenir l'élection de M. Floquet à la présidence de la Chambre.

Opportunistes et radicaux

Nous avons annoncé hier que M. Baïhaut avait été élu à la présidence de la Chambre.

Le cas de M. Rouvier

Nous avons parlé hier, d'après renseignements puisés à une source sûre, de nouvelles incriminations très graves...

Le cas d'un ministre actuel

Encore un cas qui méritait d'être mentionné.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le procès correctionnel

On annonce que des incidents très vifs se produiront dans le procès correctionnel.

Les témoins

Voici la liste des témoins cités à la requête du procureur général : MM. Flory et Roussignol, experts ; M. Mon...

La baisse du change

Le nouveau mouvement de baisse qui s'est produit aujourd'hui sur les Bourses de France et d'étranger...

Les précautions pour mardi

Nous ne saurions trop faire remarquer l'importance et la gravité des mesures prises en vue de la journée de mardi.

Les interrogatoires

Paris, 7 janvier. — Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Franqueville a interrogé, dans la matinée, à l'égard de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

La rentrée

Paris, 7 janvier. — Dans l'après-midi par M. Henri Blanc, le doyen d'âge de la Chambre, prononcera mardi, à la fin de la séance, un discours d'actualité.

Le procès correctionnel

Paris, 7 janvier. — Voici les chefs d'implication relevés à la charge des prévenus du Panama dans le procès correctionnel de mardi.

Les témoins

Voici la liste des témoins cités à la requête du procureur général : MM. Flory et Roussignol, experts ; M. Mon...

La baisse du change

Le nouveau mouvement de baisse qui s'est produit aujourd'hui sur les Bourses de France et d'étranger...

Les précautions pour mardi

Nous ne saurions trop faire remarquer l'importance et la gravité des mesures prises en vue de la journée de mardi.

Les interrogatoires

Paris, 7 janvier. — Ainsi que nous l'avons annoncé, M. Franqueville a interrogé, dans la matinée, à l'égard de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le cas d'un ministre actuel

Encore un cas qui méritait d'être mentionné.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

LA COMMISSION D'ENQUÊTE

La sous-commission dite des déclarations a fait son rapport par l'organe de M. Baïhaut.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le cas d'un ministre actuel

Encore un cas qui méritait d'être mentionné.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le cas d'un ministre actuel

Encore un cas qui méritait d'être mentionné.

Le cas de M. Baïhaut

Interrogé par M. Baïhaut par M. Franqueville à propos de son rôle de directeur de quatre à sept heures.

Le cas d'un ministre actuel

Encore un cas qui méritait d'être mentionné.

FEUILLETON DU 9 JANVIER 1893. — N° 36

FLEURANGE

PAR M^{lle} ANGUSTUS CRAVEN NÉE LA FERONNAYS

L'ÉPREUVE

XXVI

Au milieu de tous les événements de cette seconde époque, elle avait cependant respecté la limite au delà de laquelle la considération du grand monde lui-même s'élève, et, tout en accordant encore la fustierie et l'encens, refuse le respect.

possédait tout ce que la nature la plus expansive peut donner de grâces et d'attrait à un esprit rare

chez les natures orgueilleuses, et le plus puissant de tous. La princesse, fière de son bel enfant, ne s'apercevait pas qu'elle était adorée, mais qu'elle n'était point obéie ; et les années s'écoulaient ainsi jusqu'à l'époque :

Où son s'innamora.

Alors la princesse Catherine commença à s'apercevoir qu'elle n'avait aucun empire sur ce fils idolâtré, et qu'il lui faudrait beaucoup de prudence et d'adresse pour échapper à ce qui lui était pour elle le plus sensible des inconvénients : car toutes les ambitions de sa propre vie, elle les avait pour lui, plus ardentes qu'elle ne les avait jamais ressenties pour elle-même.

C'est alors que s'était réveillée chez elle ce désir ardent de voir se réaliser le vœu formé par le père de Georges à une époque où celui-ci était encore au berceau. Le comte de Walden avait, pour voisin, en Livonie, un frère d'armes, un ami intime et cher, qui se nommait le comte de Linnéus. Nobles tous deux, mais les plus nobles de la province, riche et possesseur de deux terres contiguës, ils s'étaient promis d'unir leurs enfants, à moins qu'arrivés à l'âge où cette promesse pourrait s'accomplir, leur volonté n'y fut obstacle. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne vécurent assez pour accomplir même de loin l'aube de ce jour. Trois ans après la naissance de son fils, le comte de Walden mourut, et sa veuve, qui n'avait que vingt ans, fut d'un an de moins que Georges ; elle mourut au bout d'une année, la mort de son père et son après celle de sa mère l'avaient rendue maîtresse de tous leurs biens. Mais, en attendant l'âge où elle pourrait en prendre possession, la jeune héritière fut envoyée à Pétersbourg, et elle y avait été élevée dans une profonde retraite par une de ses tantes depuis longtemps retirée à la mort.

Les deux amis, qui avaient conservé un souvenir respectueux d'une volonté dont le comte de Walden au lit de mort lui avait encore renouvelé l'application ; mais ce souvenir prit un autre aspect à ses yeux lorsque, vers l'époque dont nous venons de parler, la jeune Vera sortit tout d'un coup de sa retraite et fut présentée à la cour. L'effet produit par la jeune fille, la faveur immédiate dont elle devint l'objet, le plaisir qu'elle fut à l'instant accordée parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice, commencent à ce début un éclat dont la princesse regretta vivement que Georges n'eût pas été témoin ; mais il avait quitté Pétersbourg depuis plusieurs mois et faisait en ce moment son premier voyage à Paris. Pendant son absence, sa mère n'avait nié aucune occasion de se rapprocher de la jeune demoiselle d'honneur ; ce rapprochement était rendu facile d'ailleurs par toutes les anciennes relations d'amitié qui existaient entre les familles ; elles étaient resserrées maintenant de part et d'autre avec un empressement où la princesse crut voir les dispositions les plus favorables à son retour, et la jeune Vera, fille de Georges, qui, depuis lors, ne s'était jamais séparée de son père, se trouva à Pétersbourg, pendant lequel Fleurange était venue s'établir chez la princesse, celle-ci avait eu le double plaisir d'apprendre que son fils avait été de se rapprocher de Vera, et que cette dernière, bissant pour la jeune fille, était revenue par plusieurs avis opinions politiques qu'on imputait à Georges avec une malveillance qui inquiétait vivement sa mère. Qui a connu la Russie à cette époque sait que la privation de la faveur du maître n'y était point tenu pour une infortune légère. Si l'insolente parole d'une époque antérieure (quoique récente encore) n'était plus alors exactement vraie ; si l'empereur ne disait

accepter l'instant l'idée de perdre son indépendance et de s'enchaîner à jamais. Il se mit donc à réfléchir, et se demanda si Vera attendait peut-être déjà s'arrêter sur ses lèvres et se transformer en batteries bandées. Sa mère, sans abandonner son rêve, comprit qu'il fallait en ajourner la réalisation. Mais enfin ils étaient bien jeunes l'un et l'autre ; son œil de femme et de mère n'était point trompé sur la nature de l'impression produite par son fils. Elle crut pouvoir se fier à la durée du sentiment qu'il avait nourri, et avec le temps elle ne douta pas que Georges ne revint de lui-même aux pieds de celle qu'il regardait comme destinée à lui appartenir ; d'autant mieux que, dans un de leurs entretiens à ce sujet, il était convenu qu'aucune femme ne lui avait encore inspiré autant d'attrait, et qu'il s'était presque engagé vis-à-vis de sa mère à n'offrir sa main à aucune autre.

Les choses alors se résolvèrent donc là, Georges repartit pour Paris, et séjourna pour l'Italie, où sa mère avait fixé son séjour. Mais nous savons que, sur ces entrefaites, l'apparition soudaine de Fleurange et d'autres influences encore, déjà entrevues, avaient peu à peu entraîné son esprit et son cœur dans une direction bien différente de celle que sa mère avait voulu lui donner. Son dernier voyage à Pétersbourg (pendant lequel Fleurange était venue s'établir chez la princesse), celle-ci avait eu le double plaisir d'apprendre que son fils avait été de se rapprocher de Vera, et que cette dernière, bissant pour la jeune fille, était revenue par plusieurs avis opinions politiques qu'on imputait à Georges avec une malveillance qui inquiétait vivement sa mère. Qui a connu la Russie à cette époque sait que la privation de la faveur du maître n'y était point tenu pour une infortune légère. Si l'insolente parole d'une époque antérieure (quoique récente encore) n'était plus alors exactement vraie ; si l'empereur ne disait

posséder un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais c'était pour ne point inquiéter son cœur, et se réserver à lui-même, en attendant qu'il eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'impudence et la témérité de son langage ne cessait à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct matériel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune ; position au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'anxiété ! Que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa sagesse, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses sens et de son cœur, de ne jamais s'occuper. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confiance à laquelle Georges s'était laissé entraîner dans un accès de câpres abandon. Au fond, il n'était point habitué à recevoir sa mère, et, quoique, sans doute, il ne l'eût jamais mise en condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle eût opposée d'abord à ses desirs, qu'un peu de persistance de sa part aurait bien tôt ou tard, en triomphant.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est

posséder un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais c'était pour ne point inquiéter son cœur, et se réserver à lui-même, en attendant qu'il eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'impudence et la témérité de son langage ne cessait à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct matériel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune ; position au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'anxiété ! Que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa sagesse, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses sens et de son cœur, de ne jamais s'occuper. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confiance à laquelle Georges s'était laissé entraîner dans un accès de câpres abandon. Au fond, il n'était point habitué à recevoir sa mère, et, quoique, sans doute, il ne l'eût jamais mise en condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle eût opposée d'abord à ses desirs, qu'un peu de persistance de sa part aurait bien tôt ou tard, en triomphant.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est

posséder un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais c'était pour ne point inquiéter son cœur, et se réserver à lui-même, en attendant qu'il eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'impudence et la témérité de son langage ne cessait à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct matériel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune ; position au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'anxiété ! Que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa sagesse, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses sens et de son cœur, de ne jamais s'occuper. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confiance à laquelle Georges s'était laissé entraîner dans un accès de câpres abandon. Au fond, il n'était point habitué à recevoir sa mère, et, quoique, sans doute, il ne l'eût jamais mise en condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle eût opposée d'abord à ses desirs, qu'un peu de persistance de sa part aurait bien tôt ou tard, en triomphant.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est

posséder un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais c'était pour ne point inquiéter son cœur, et se réserver à lui-même, en attendant qu'il eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'impudence et la témérité de son langage ne cessait à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct matériel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune ; position au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'anxiété ! Que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa sagesse, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses sens et de son cœur, de ne jamais s'occuper. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confiance à laquelle Georges s'était laissé entraîner dans un accès de câpres abandon. Au fond, il n'était point habitué à recevoir sa mère, et, quoique, sans doute, il ne l'eût jamais mise en condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle eût opposée d'abord à ses desirs, qu'un peu de persistance de sa part aurait bien tôt ou tard, en triomphant.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est

posséder un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais c'était pour ne point inquiéter son cœur, et se réserver à lui-même, en attendant qu'il eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'impudence et la témérité de son langage ne cessait à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct matériel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune ; position au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'anxiété ! Que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa sagesse, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses sens et de son cœur, de ne jamais s'occuper. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.